Document généré le 25 avr. 2024 08:52

Liberté

Gabrielle Roy
L'approche de l'oeuvre

Volume 20, numéro 3 (117), mai–juin 1978

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60071ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

(1978). Gabrielle Roy : l'approche de l'oeuvre. *Liberté*, *20*(3), 89–91.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

GABRIELLE ROY : L'APPROCHE DE L'OEUVRE

« . . . cet horizon sans cesse appelant, sans cesse se dérobant, c'est peut-être le symbole, l'image dans nos vies de l'idéal, ou encore de l'avenir nous apparaissant, quand nous sommes jeunes, généreux de promesses qui se renouvelleront et ne tariront jamais. »(1)

Où se cache l'écrivain ? D'où tient-il l'aperçu de ce qu'il nous livre par l'écriture ? Le lointain mirage de ce qui se donne encore à voir et à lire, par l'entremise de l'oeuvre, n'est-il que le résultat d'un artifice ? Gabrielle Roy écrit. Elle voyage. Elle chemine ainsi deux fois d'un seul mouvement bien concret, sans se dédoubler, peut-être même sans rompre dans l'effritement ordinaire des choses vécues la texture réelle des expériences remplacées par la trame des souvenirs. Loin d'être en proie au sort commun de la dispersion, elle refait du lieu perdu de son parcours et de l'espace retrouvé du récit, le continuum d'un présent inaltérable instauré par la nécessité créatrice. Cette opération elle-même n'a pas de commencement, pas de procédés : pour le démiurge, la technique est magie et ce tour de force en lui-même doit humblement s'effectuer avec la simplicité de tout ce qui advient et se produit sans contrainte, sans tension, dans la limpidité naturelle de ce qui existe. L'oeuvre a encore cette vertu qui lui est propre de conférer à ce qu'elle englobe le caractère indélébile de la nécessité : nul accident ne saurait subsister à ses entours. Qui n'a observé avec ravissement que beaucoup d'élé-

(1) Gabrielle Roy, *Fragiles lumières de la terre*, Montréal, Quinze, coll. « prose entière », 1978 ; 240 pages ; p. 146.

ments paraissant sans elle arbitraires, prennent pourtant, éclairés sous son jour, la nouvelle forme de son dévoilement ? L'objet de profonde fascination qui en même temps se révèle et se cache, conserve, quelque effort que l'on fasse pour s'en saisir, son entier mystère et sa pure transparence. Mais l'approche exaltante de ce point aperçu n'est jamais accomplie, reste toujours à faire. Elle requiert la souple disposition d'une mobilité intérieure, apanage de tous ces guetteurs d'horizon que la romancière affectionne. La démarche du chercheur de cette sorte est faite d'une ferveur et d'une curiosité, ou plutôt de l'intime refonte en un seul bloc de l'oscillation constante entre l'inquiète appréhension du monde et la certitude sereine d'être à soi.

Ces écrits divers que François Ricard et François Hébert ont rassemblés sous le titre de *Fragiles lumières de la terre* (comment mieux dire la sombre et éclairante direction où plonge en toute quiétude la racine d'une oeuvre ?), peut-on les appeler journalistiques, comme on le devrait toutefois, eu égard aux circonstances très marquées qui les ont d'abord suscités ? On se trouve ici en face de ces étonnants renversements de perspective produits par l'exhumation des fondations enfouies d'un édifice, base qui, loin d'en être seulement, comme on croyait, l'assise matérielle, s'avère en constituer en fait le dessein, l'ébauche. S'ils furent au moment de leur écriture des articles, des souvenirs, des reportages dont on a d'abord pu lire le référent, on doit parler, à propos de leur réédition en volume, d'un déplacement de l'axe de la lecture qui résulte de leur regroupement, faisant intervenir par le fait même un autre réseau de relations qui rattachent le texte non plus à quoi que ce soit hors de lui, si ce n'est aux autres textes avec lui réunis, l'ensemble tendant à pointer fréquemment en direction de l'oeuvre romanesque de l'auteur.

Dans une brève *Présentation,* au début du livre, où elle se demande quel peut être l'intérêt maintenant de réunir ces textes épars, Gabrielle Roy se montre en même temps curieuse et un rien sceptique à l'endroit du sens que François Ricard, dans sa *Note,* croit leur retrouver. C'est que ce sens ne peut apparaître qu'à une très grande distance, en fait, aux antipodes de leur premier objet : tenant un peu, à l'origine,

du carnet de voyage, les voilà rendus à l'évocation des plus secrètes étendues d'un ailleurs autrement proche et pourtant tout aussi insaisissable, c'est-à-dire de la constante qualité d'attention qui agrandit la solitude aux dimensions géographiques d'un climat intérieur. « Je pris la tasse de ses mains et, soudain, à travers ce vieux pêcheur rude à la besogne mais tendre au fond comme une femme, la douce terre courageuse m'apparut, entière, avec ce visage un peu fatigué mais où les rides marquent l'habitude du sourire. » (p. 100) Si ces textes n'ont pas perdu de leur intérêt, par contre, cet intérêt se sera complètement modifié. Ce ne sont plus les types humains, ce ne sont plus les anecdotes, les rumeurs, les paysages, mais, se détachant clairement de tant de diverses et fuyantes notations, la mouvante sensibilité d'une âme, la discrétion d'une présence habile à laisser filtrer vers le bonheur de l'écriture ces lueurs écloses du ventre de la matière. Ce ne sont pas tant des êtres changeants (rien ici qui ait la stature de personnage), ni des réalités complexes, mais bien la conscience même qui, en les énonçant, se dénonce.

Les oeuvres du souvenir et de la recherche des origines empruntent fort naturellement (de Rousseau à Proust, pour ne rien dire du beau voyage d'Ulysse) l'itinéraire d'une pérégrination comme figure de leur quête essentielle. On a déjà souligné l'importance des motifs alternés de l'errance et de l'appartenance chez l'auteur d'*Alexandre Chenevert*(2). *Fragiles lumières de la terre* nous montre, à un niveau d'appréhension plus confuse et mêlée de scories, mais aussi dans la plus grande spontanéité d'un regard immédiat, l'affleurement répété d'une silhouette, d'un paysage, d'une sensation rappelés du fond de la mémoire et qui ouvrent chaque fois autant de brèches par où pourra surgir, dès lors, la grande sollicitation fictive de l'oeuvre.

RÉJEAN BEAUDOIN

---

(2) François Ricard (*Gabrielle Roy*, Fides, 1975) a consacré un très bel essai critique à étudier sous ce rapport la stricte cohérence de l'oeuvre.